

Mikael Corre

# **Le Central**

bayard récits



*À Mælle*



## **Avertissement**

Tous les noms des policiers comme des interpellés et placés en garde à vue ont été modifiés, ainsi que certains éléments de description.

Seuls les noms des commissaires de Roubaix et de la procureure de Lille, qui sont des personnages publics, n'ont pas été changés.



## Préface

Avant d'écrire ce livre, j'ai eu l'occasion de rencontrer Lou Syrah, une journaliste passée par le *Canard enchaîné* et *Mediapart*, autrice en 2020 d'un livre-enquête sur un exorcisme mortel à Roubaix en 1994. Elle m'a permis de prendre conscience de tout ce que j'ignorais sur cette ville où elle a des attaches familiales. L'histoire algérienne, le riche tissu associatif, les réseaux politiques... Tous ces sujets dont je ne parle pas. Mon objet est la police. C'est la raison pour laquelle, dans les pages que vous allez lire, j'ai choisi de ne pas toujours rappeler le nom des rues, d'atténuer le contexte de certaines scènes, de ne pas tout décrire de l'avilissement auquel peut mener l'extrême pauvreté... Je n'ai pas voulu esthétiser la misère.

Je crois aussi que c'est toujours une mauvaise idée de tenter de comprendre une ville, ou une société, à partir de la seule expérience des policiers, même s'ils en ont parfois la prétention.

Comme tous les acteurs sociaux, ces derniers sont d'abord et avant tout les experts d'eux-mêmes.

**Mikael Corre**

Octobre 2022

## Premier jour à Roubaix

À Paris, le lundi 2 novembre 2020. La Gare du Nord au petit matin. J'embarque dans un TGV pour Lille Flandres, puis dans un TER en direction de Courtrai qui s'arrête à Roubaix. C'est la première fois que je viens dans cette ville. Le journal pour lequel je travaille, *La Croix*, m'a demandé de réaliser un reportage sur le reconfinement<sup>1</sup>. Observer comment la reprise des attestations obligatoires est vécue par la population.

Depuis la gare de Roubaix, je prends le chemin que j'emprunterai des dizaines de fois : le musée de la Piscine, le monumental hôtel de ville et le boulevard de Belfort que longe l'enceinte du Central, le commissariat de la ville. C'est un grand bloc en U fait de béton et de briques rouges, d'où l'on peut facilement rejoindre les artères qui strient la ville d'Est en Ouest et du Nord au Sud, et ainsi emprunter les voies rapides vers Lille ou la Belgique. Elles

---

<sup>1</sup> Lire page XX.

sont la destination finale de l'essentiel des courses-poursuites. « Tu peux écrire : commissariat idéalement situé, me dira plus tard un vieux policier. Non sans rire, c'est une bonne vigie. »

À l'intérieur du Central, je rencontre le commissaire adjoint Quentin Bachelet, 34 ans. C'est un homme grand, au visage doux, structuré par des sourcils un peu épais et avec qui le courant est tout de suite bien passé. Il commence par dresser un bilan très factuel de la crise sanitaire à Roubaix.

À sa sortie de l'école des commissaires, il y a quelques mois, Quentin est arrivé dans cette ville du Nord où un foyer sur deux vit avec moins de 1 050 euros par mois. Le taux d'incidence (nombre de tests positifs au Covid-19 pour 100 000 habitants) est au moment de notre rencontre trois fois supérieur à la moyenne nationale. En un mois de seconde vague, il y a déjà eu près de deux fois plus de décès au CHU de Roubaix que lors de la première vague, au printemps 2020. « Ici, certaines difficultés se confondent avec le confinement : la densité urbaine, la cohabitation intergénérationnelle, la précarité... », décrypte Quentin en me conduisant à la station Eurotéléport, où se croisent le métro et le tramway de Roubaix.

Là, durant une heure, je déambule avec les policiers du groupe de sécurité de proximité (GSP), affectés sur demande du préfet au contrôle des attestations.

Charlotte, membre de l'unité, commence par arrêter une jeune femme rousse de 18 ans dont seul le menton émerge d'un bomber gris trop large. « Le confinement ? J'ai pas l'impression qu'on est

confinés, tout le monde est dehors. » Son doigt glisse sur l'écran de son téléphone, qui sonne. « Attends, je te rappelle plus tard, je suis avec la police. » La jeune femme, qui réside à Mulhouse, s'étonne des questions des agents : « Le confinement, je pensais que c'était le soir, comme le couvre-feu, moi. »

De contrôle en contrôle, je découvre qu'à Roubaix, les policiers sont habitués à dialoguer avec des gens parfois un peu perdus. Comme ce vieil homme au sonotone — « L'attestation est obligatoire avant 21 heures ? » —, ou cette femme au voile blanc dont on devine la précarité. Son attestation est remplie au crayon à papier : « Au stylo ? Mais j'aurais jamais assez de feuilles... »

Il y a aussi ce jeune homme à la doudoune bleu ciel à qui Christian, un collègue de Charlotte, vient de rappeler que le masque est obligatoire, « et pas seulement à la vue de la police ».

« Vous allez pas me mettre une amende monsieur ! Je l'ai mon masque, regardez ! Mais il est mouillé. Alors je l'ai pas mis. Tenez, vous pouvez le toucher, je ne mens pas... »

– Vous voulez que je touche votre masque monsieur ? Vous êtes sérieux ? »

Christian le laisse partir, sans amende. « C'est une question d'attitude. Est-ce que la personne est correcte ou est-ce qu'elle nous prend pour des cons ? » Plus tôt dans l'après-midi, il a verbalisé un conducteur sans attestation qui prétendait aller chercher ses enfants à l'école, à quatre dans l'habitacle et après avoir grillé un feu rouge. « Sinon, on essaye d'être indulgent... »

Il est 19 heures. Les contrôles sont maintenant terminés. La nuit est déjà tombée. Le commissaire adjoint propose de me déposer à la gare, après un petit tour à la découverte de « la physionomie » de la ville. Au Sud, je découvre les quartiers riches de Roubaix qui s'étirent le long du parc Barbieux en direction de Lille. Je note pour plus tard dans mon carnet : visiter les villas Neutra et Cavrois, aller voir les vitraux d'Alfred Manessier dans la petite chapelle de la ville limitrophe d'Hem.

Je n'ai pas encore parlé au commissaire de mon projet de suivre le quotidien d'un commissariat pendant un an, et de le raconter dans *La Croix*, mais je prévois déjà de revenir à Roubaix. La ville me fascine. Ses quartiers Nord surtout, avec ces étroites maisons 1930, certaines divisées en appartements. Cruel signe d'appauvrissement.

L'Ouest de la France dans lequel j'ai grandi est un territoire resté peu industrialisé avant la seconde guerre mondiale et désormais peuplé de classes moyennes et de petites entreprises dynamiques. Ici, c'est tout l'inverse. Je découvre des usines aux échelles de cathédrales, désormais en friche, des quartiers délabrés à quelques kilomètres de résidences ultrasécurisées, des ghettos de riches, où l'on est resté riches en dirigeant des entreprises tertiarisées et délocalisées, qui n'emploient aujourd'hui plus qu'une portion congrue des populations venues jadis y travailler.

Quartiers Nord de Roubaix. La Clio grise du commissaire passe devant un point de deal, où l'on vend de la cocaïne : « Là, c'est un immeuble social, avec que des personnes âgées. Le trafic de drogue est

*dans le hall, il y avait même un vieux qui guettait. »*  
Puis un autre, quelques rues plus loin : « *Là, on vient de fermer une épicerie clandestine. C'était du blanchiment. »*

Et puis encore un autre, vide. Les dealers se sont enfuis. La brigade anticriminalité vient de trouver 300 bonbonnes d'héroïne et de cocaïne et 250 grammes de cannabis dans un appartement à quelques numéros de là. Nous croisons les policiers à l'angle de la rue de Rome et de la rue de Naples. Dans ce quartier, surnommé la Petite Italie, se trouvent quelques-uns des 75 points de deal recensés à Roubaix. On y vend une quantité industrielle de cocaïne et d'héroïne venues des Pays-Bas et du cannabis produit localement, dans des bâtiments désaffectés. Ainsi, en 2019, la police en a saisi 8 000 plants (chaque pied peut rapporter jusqu'à 1 000 euros par an) dans un entrepôt roubaisien. Record national. « *Ces saisies, c'est le signe que les quantités en circulation augmentent, pas tellement que la lutte est plus efficace* », précise une source au parquet de Lille. Dans le Nord, on parle en tonnes. Les réseaux sont internationaux.

La petite voiture du commissaire s'engage dans une rue mal éclairée, le long d'un parc pour enfants, désert. Dans les quartiers Nord de Roubaix, la mairie a récemment fait construire l'école primaire Simone-Veil (250 élèves). « *Et là, juste en face, c'est le point de deal* », commente Quentin. Il me raconte avoir travaillé quelques années comme urbaniste, notamment en Guyane, avant de changer de voie, « *justement pour ça : quand vous voyez un point de deal devant une école primaire, vous avez*

*envie qu'il disparaisse tout de suite, pour protéger les enfants... »* Quentin ne supporte plus la lenteur des grands programmes d'aménagement, leur lourdeur administrative. Il est entré dans la police pour avoir un impact sur la ville, tout de suite.

Moi de mon côté, j'ai déjà dans l'idée de passer un an dans un commissariat. À l'heure où la police fait l'objet d'incessant débats, je veux comprendre ce que c'est, qu'être flic. Entrer dans leur tête. Raconter ce qui se passe, surtout quand il ne se passe rien, ou pas grand-chose. Raconter le quotidien : les contrôles, la paperasse, les découvertes de cadavre, les autopsies, les points de deal, les auditions, les accidents... Raconter les découragements. Que font les policiers, concrètement, et avec quels gestes ? Quels ordres reçoivent-ils et pourquoi ? Et quelles sont leurs limites ?

Dans la Clio, mes interrogations font sourire Quentin. Juste avant de me déposer devant la gare, il me dit : *« C'est vrai que hors garde à vue, les gens ne savent souvent pas ce qui se passe dans un commissariat. »*